



PAR OLIVIER NEVEUX

« INTERPELLATION NATIONALE »

Découvrir des spectacles « étrangers » est désormais une chose courante. Les grands festivals se proposent ainsi de porter à la connaissance du public tel ou tel pan du théâtre international. Ce n'est jamais sans poser de fortes questions. Ainsi, de très légitimes enjeux écologiques tendent, hélas, à devenir, par une ruse vicieuse de l'histoire, une des raisons parfois avancées pour ne valoriser à l'avenir que la proximité. Elle est précieuse, pourtant, cette ouverture.

Et délicate : que se montre-t-il, en effet, du monde sinon celui qui a pu accéder aux regards de ces médiateurs particuliers que sont les programmeurs, souvent conduits là en voyages organisés ? Qu'est-ce que les États mettent en avant de l'art de leur pays ? Qu'est-ce que la « France » valorise ainsi comme formes ? Il se joue, alors, comme une microgéopolitique diplomatique ; un jeu de pouvoir que renforce par ailleurs l'idéologie du « découvreur » : être le premier à faire connaître une œuvre.

Des spectacles sont produits pour cela : leur future diffusion dans des circuits qui les déterminent esthétiquement et « thématiquement ». Combien d'artistes étrangers dépendent, à cet égard, d'un marché qui les fait vivre au risque de les aliéner à ses attentes stéréotypées ? Et combien de pièces ici sont désormais conçues pour être exportées, se retrouvant çà et là, et formant un espace, à sa façon, uniformisé ?

Cette expérience ramène la question nationale, celle de l'« autre », au cœur de la séance théâtrale. Elle invisibilise pourtant la « nôtre ». Sauf à assister à des spectacles français à l'étranger. C'est ce que j'ai pu mesurer en juillet dernier au festival d'Almada au Portugal, qui programmait, entre autres, une œuvre « française », *Ulysse de Taourit* d'Abdelwaheb Sefsaf, que j'avais déjà pu voir, l'an passé, au Festival d'Avignon.

Almada est un festival populaire et exigeant créé par le metteur en scène communiste Joachim Bénite ; c'était, cette année, sa quarantième édition. Elle associait, comme de coutume, des œuvres de metteurs en scène européens (Raoul collectif, Yoann Bourgeois, Milo Rau) à celles d'artistes portugais, dont notamment celle de son directeur, l'auteur-metteur en scène Rodrigo Francisco.

Les spectacles eurent chacun leur succès avec, comme ailleurs, des réticences et des enthousiasmes, des ovations et des perplexités.

Mais le spectacle « français », il m'était impossible de le recevoir comme en France. Les surtitres le rendaient assurément « étrange », certaines allusions ou références soulignaient son caractère local ; l'actualité, quelques jours après l'assassinat par un policier de Nahel M. et les révoltes qui ont suivi, ordonnait différemment son propos. Mais ce n'était pas tout. Ici, à Almada, la France, son histoire ou son présent, n'était plus seulement un thème ou un sujet : elle organisait, malgré moi, la réception.

Le spectacle devenait en effet un document passionnant sur une propriété, invisible et imperceptible, qui pourtant le détermine : sa matière nationale. J'entendais et voyais ce que je n'avais ni vu ni entendu quelques mois auparavant. En un sens, au milieu d'un public qui y trouvait autrement son compte, l'œuvre m'interpellait en tant que Français. Expérience rare, alors même que se multiplient aujourd'hui d'autres types d'interpellations sur les scènes, autour, par

exemple, du racisme ou du genre. Expérience étonnante qui leste l'œuvre d'un poids paradoxal : celui de l'état, au quotidien gazeux, de nos constructions nationales.

Ce qu'à sa façon le festival soulignait : à quelques mètres du théâtre pavoisaient les drapeaux des pays des spectacles programmés. Parmi ceux-ci, le drapeau israélien : la Batsheva Dance Company avait en effet été invitée quelques jours auparavant. *Soft power* de la politique de normalisation menée par l'État d'Israël, elle avait rencontré un grand succès tandis, d'ailleurs, qu'en Palestine, les locaux du Freedom Theatre de Jenine étaient bombardés. Deux conclusions provisoires : tout d'abord, la précieuse évidence, si souvent déniée, que le théâtre ne peut bien longtemps se soustraire à ses déterminations nationales. Et aussi qu'il existe, pays après pays, une constante culturelle européenne : l'indifférence au sort des palestiniens, considérés pour rien. ♦

OLIVIER NEVEUX EST PROFESSEUR D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE DU THÉÂTRE À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON.

« CETTE ŒUVRE
M'INTERPELLAIT EN
TANT QUE FRANÇAIS »